



## **Chemin faisant**

Ce chemin dans les bois, peu importe où il te conduit.

D'emblée, il t'incline à prendre la tangente, pour preuve l'anacolithe qu'il t'inspire d'entrée de jeu.

On change de route, de cap, de destination, on cherche le meilleur itinéraire, la meilleure route maritime ou bien l'on marche au petit bonheur la chance, on dérive, c'est tout un.

Mais l'océan est bien loin et je lui préfère la terre ferme.

Ce sont nos pas qui parfois hésitent sur la route à suivre. C'est humain.

Changer d'itinéraire en cours de route est parfois nécessaire, pour ne pas crever d'ennui, ne pas s'y égarer, ne pas se perdre dans le navrant spectacle qui nous incline à perdre de vue pourquoi l'on est là.

Hors de question de projeter sur le monde notre lassitude, notre rancœur, nos doutes.

Marcher est le but.

L'ennui rapetisse le vaste monde, le limite, dessine des frontières mentales indues, dresse devant les choses le voile de notre petitesse.

Les raccourcis sont nombreux, les autoroutes bien pratiques, je le concède. Tous moyens qui permettent d'arriver rapidement à destination.

Sans l'ombre d'une perte de temps.

Le temps ! La grande affaire du siècle naissant. On - les affairistes qui sont légions, constituent l'ossature de nos sociétés pressées d'en finir, mais pourquoi faire, si ce n'est pour passer à la tâche suivante, car tout se réduit à des tâches et des devoirs, des procédures et des techniques - on, dis-je, répugne à l'espace, aux vides qu'il laisse subsister.

Collaborer, coopérer, travailler en équipe, il n'y a que ça qui vaille pour atteindre au plus vite les objectifs fixés en haut.

Les priorités sont fixées par les hiérarchies en place. Il n'y a rien de sacré chez nos hiérarques.

Les sacro-saints objectifs définis par eux au nom de l'intérêt collectif n'imposent des voies à suivre que pour que soient atteints ces mêmes objectifs conformes à l'intérêt des oligarchies dont ils émanent.

Qui pare au plus pressé ne s'embarrasse pas des bas-côtés qui bordent la route, mais ne la jalonnent pas.

Attentif au chemin, à ce qu'il permet d'y voir et d'y sentir aux mêmes instants, à l'Ouvert qu'il décèle, au tout-un qu'il décline à l'infini, égraine à tout va, j'y entends une chanson.

La chanson des chansons qu'il n'est donné d'entendre qu'attentif au chemin.

Cénesthésie de la marche décidée, respiration pour la respiration, comme si, les jambes dans le torse, on était plus rien que marche aisée, les yeux grands ouverts sur l'Ouvert.

C'est bien ainsi qu'il faut nommer ce maquis d'impressions tenaces-fugaces qui se répètent à l'envi pour notre bonheur, celui du chemin aussi qui, à proprement parler, ne nous accompagne pas.

Car nous sommes seuls.

Il faut bien que ce lieu voulu par les hommes, de quelque façon, se joigne à nous sans faire autrement que guider nos pas. Nous sommes ses yeux et ses oreilles.

Il n'est pas seul.

La solitude est pour nous. Ce n'est pas un malheur ni un banal réconfort.

La route à suivre ne s'impose à nous que tardivement. Il faut avoir beaucoup vécu pour se laisser aller à marcher au gré d'une humeur voyageuse.

Voyage ou périple sans but, toute destination n'étant que prétexte tout trouvé pour se mettre en route.

Le chemin est ainsi une force en marche qui se dépense en pure perte.

L'allant qu'il est dans nos pas est pour lui, le chemin parcouru pour nous, le trajet pour nous deux.

Une amitié, on le voit, se dessine.

A quoi la destiner ? La question ne se pose pas à nous en des termes aussi rigoureux.

Une autre vigueur est en jeu que le chemin et son voyageur ont en partage, et qui les partage, les sépare nettement, dessinant rudement une communauté d'absence.

En toute rigueur, nous y gagnons un site dont lui seul décline les stances opérantes. Le moindre détail a son importance dans cette harmonie inconnue en train de se réaliser.

Le rythme est pour nous, ainsi que les tempi. Nous sommes l'instrument, la mélodie est le chemin.

Au chemin revient en outre de déployer tendrement l'harmonie des lieux qui entrent ou non en résonance avec notre volonté d'ouverture.

Homme-orchestre, le marcheur solitaire, par la grâce du chemin. Les couacs ne sont pas rares, les ratées nombreuses, mais peu importe.

L'Ouvert à portée de langage ne s'enivre pas de mots.

Lui et le marcheur ont mieux à faire que de deviser doctement. Question de souffle d'avant la parole, qui en prépare la venue sans crier gare.

Un jour viendra, où, en mémoire de chemins, le marcheur sentira monter en lui l'appel du chemin.

Le chemin des chemins, la chanson des chansons, c'est tout un.

Une poésie, alors, lui prêtera voix et résonance. Pas n'importe quelle poésie.

Elle devra savoir écouter la chanson qui la précède depuis des temps immémoriaux, et fort de tous ses mots à elle, la moderne, faire entendre le chant un et profond que révèlent le paysage et le chemin, le marcheur et le rythme, dans un côte à côte plein de danger.

Danger qui vaut le détour, danger qui détourne d'un danger plus grand encore.

## **Cheminer**

C'est comme au bord d'un sentier fleuri où l'humidité féconde abonde, marcher alors prend un sens autre que cette stase déplacée qui relance sans cesse le corps vers lui-même, là, dans l'affirmation vitale d'un but à atteindre, dans les muscles, l'exercice musculaire et radiant d'une force qui va, dans un élan jalonné de regards qui se posent sur un lieu aimé qui serpente le long des lignes de fuite d'une pensée nomade : exister alors, c'est marcher seul à tout jamais sans but aucun,

dans une sorte d'extase, toute composée des odeurs âcres des fleurs et des plantes écloses dans la vigueur de l'instant renouvelé, des bêtes volantes qui bourdonnent ou qui pépient, des arbres qui penchent avec nonchalance leur ramure, quand l'eau de la plus récente pluie dégoutte des feuilles luisantes sous le soleil retrouvé...

La compagnie des arbres et des fleurs, des bruits et des odeurs ne laisse pas d'exacerber la solitude profonde qui étale sa misère inaperçue. Vaincre la misère, dans la détresse d'une destinée assumée, dans le refus des compagnies auxiliaires et vaines, des amitiés fourbues, loin de tout spectacle du bonheur qui déchire le cœur assourdi, voilà ce qui s'offre à qui est pris par le chemin, des heures durant, dans cette impression déchirante que revenir au point de départ ne sera tout à l'heure que le recommencement d'un nouveau départ qui n'en est pas un, car enfin il est impossible de se départir de la solitude qui s'impose à vous dans la compagnie de la nature riante ou dans celle, pesante, d'êtres qui ne peuvent se mettre à votre place, auxquels, par ailleurs, vous ne pourriez au grand jamais infliger une demande aussi exorbitante. Une marche à trois temps commence. Elle a peut-être commencé depuis toujours, mais vous ne l'aviez pas perçue, tout occupé que vous étiez à marcher droit en rang serrés.

Temps mort et temps faible préparent l'écart natal du temps fort qui se cherche à travers temps. Recherche qui a lieu les jours de grande marche dans les muscles des jambes et du torse, dans les reins et dans le cou.

Pas encore sereine, la marche qui fait plier les genoux de la flexible présence à soi qui se décline ironiquement en stances tantôt lourdes, tantôt légères, pesantes ou aériennes, là, dans la lumière des yeux, dans le sang qui ne se fige pas, dans le cœur battant, dans une haleine puissante, par la grâce d'une marche forcée vers une danse qui se cherche dans un corps habité par une pensée avide de sourires et de regards, de mains serrées et de tendres baisers.

## A une voyageuse

Lien par-delà les liens qui ne lient pas, mais délient l'acte et la parole, parole en acte au-delà de toute parole qui rassemblerait ce qui ne peut qu'exister dispersé dans l'éclat abrupt de sa mise, épiphanie des sens en terre d'Ecosse et d'Irlande, ferme demeure aussi en terre franche, tout cela, et ton regard inséparable de ton sourire, rude aimance qui aime les frontières, les dissout, les efface enfin, porte des fruits doux-amers jamais âpres.

Sursaut de la plaine humide qui voit fleurir le sureau noir.

Forêts sillonnées et plaines humides, monts et montagnes gravis, dans un ravissement, mer démontée, ressac et lanterne des vagues sous l'eau, dans l'eau, dans la salure, sur les berges d'un lac paisible aussi bien, par temps clair, été comme hiver en quête de ce que le temps peut recevoir de toi et qu'il te redonne multiplié : figures sur figures appelées à figurer l'infigurable.

Qui se cache dans la figure énigmatique qui s'avance ?

Voûtée, lourdement chargée, mais pas encombrée, espace libre de la marche facile, rude, cohérente, sûre de ses buts, encline à persévérer malgré la froidure des chemins, la sinuosité électrique d'appels multiples qui écartèleraient le corps, déchireraient le cœur, n'était ce voyage qui l'habite, la constitue presque toute entière, plus vaste que tout chemin, plus léger qu'une plume de goéland trouvée sur une plage battue par les vents, une parmi tant d'autres découvertes au fil des ans.

Le sexe est lourd lui aussi, de belle taille. Pas de mamelles, lourdes par excellence, mais un sexe d'homme au repos, posé comme un accent grave sur la voyelle ouverte des jambes, ce A qui porte la figure toute entière légèrement voûtée, virgule d'attente qui inscrit le corps dans l'espace en train de s'écrire, et non parenthèse ouverte exposée aux vents contraires.

Ni figure de proue ni prouesse à venir.

Un homme fier de ses faits, sûr de ses fins, abordable infiniment.

Telle m'apparaît la figure masculine engendrée par tes mains de femme sure de ses buts, avide de ses faims.

### **Ligne d'horizon**

Sous une pluie battante, l'horizon n'a pas d'importance. Seuls comptent la destination, le but à atteindre, la cible à toucher. On roule, on roule, les yeux rivés sur la route, pressé d'arriver. Flèche mouillée, arc bandé dans le froid, la chasseresse chasse sa tristesse, se concentre sur la proie humide. Le marin garde le cap, fend les flots. Ainsi va. La pluie annule les paysages.

La neige les enveloppe sans les habiller, comme si la neige immaculée tombée durant la nuit avait surgi de terre. Règne alors un silence sans précédent. C'est la minute du monde sans les bruits du monde, une suspension gracieuse de l'air froid qui vibre trop peu pour que notre oreille, si fine soit elle, perçoive quoi que ce soit, comme si les yeux écoutaient, sans qu'il n'y ait plus rien à entendre.

Un bruit sec casse le silence. Une branche morte a craqué là-bas, là-bas, mais où au juste ? C'est le signal pour avancer dans la poudreuse. A nous de faire du bruit. Les raquettes s'enfoncent dans la neige qui hésite encore à se fixer. Pas un poil de vent, mais notre marche qui dérange le silence. Il faut trouver le point d'origine du bruit suspect qui indique une présence. Nous n'étions pas si seuls que cela. Que va-t-il advenir maintenant que nous empoignons le silence ?

Sous un soleil radieux, le paysage déploie ses charmes. C'est l'infini des suggestions dans la finitude heureuse. Les pas ne sont pas lourds, ne comptent pas plus que le paysage. Pas et paysages définissent un équilibre circonstancié, tendent à ne faire qu'un. Jamais le paysage ne fait face. Il se dérobe toujours, tout en dévoilant ses charmes nombreux. Tout à son allégresse, le marcheur n'a pas de prise sur lui.

Le marcheur découvre alors qu'il est son propre horizon dans cette quête de rien qui anime ses pas. Pas de Graal, pas de vérité ultime au bout du chemin qui annulerait la découverte de soi dans l'immersion totale que le traverse. Chaque pas qui le rapproche de lui-même, l'en

éloigne aussi bien. Le marcheur fait avec, ne devient que ce désir de marche qui le propulse sans fin au-devant du paysage.

### **Le bout du tunnel**

Le tunnel n'est qu'un trou noir aménagé dans la montagne. Il s'agit de le traverser sans s'y attarder. La montagne n'est plus qu'un obstacle dérisoire qui n'a pas à être surmonté ni contourné.

Mais la montagne demeure, et la montagne, c'est vous.

Au seuil d'une vie de vieillesse, sorti du tunnel, vous vous retournez sur la montagne qui n'a pas bougé.

Elle vous fait signe, vous sourit, semble vous dire : mais comment as-tu pu une seule seconde penser m'oublier ? Tu m'as négligée, tu m'as traversée comme un amant négligeant pénètre sa maîtresse avant de repartir en coup de vent.

Votre vie intime se dédouble quelques instants. Vous êtes le bourreau et la victime, l'amant et la maîtresse confondus dans un seul être.

Vous êtes sorti du tunnel et vous vous dîtes : me voilà bien avancé maintenant.

Vous êtes seul juge ou presque des actes de votre vie, des paroles cruelles, acerbes ou perfides que vous avez tenues. Vous êtes comptable de vos manquements et négligences. Vous seul, ou presque, pouvez estimer en toutes connaissances de cause et le chemin parcouru et les moyens que vous avez employés pour atteindre les buts que vous vous étiez fixés.

L'heure du grand bilan a sonné.

Vous êtes sorti de ce tunnel noir qui a occupé une grande partie de votre vie. Vous vous revoyez marié, jeune homme encore, au travail. Vous repensez à la gêne des débuts, aux années tristes, aux années de galère, aux petites misères physiques que vous ressentiez.



Pourquoi fallait-il que votre vie fût un obstacle insurmontable, incontournable qu'il vous a fallu traverser en aveugle en empruntant ce tunnel creusé par les autres ?

Vous n'avez rien surmonté, aucun obstacle, aucune entrave. Vous n'avez pas surmonté vos difficultés, vous les avez enfouies dans le plus profond de la roche en ne pensant qu'à en sortir au plus vite, mais la traversée du tunnel a occupé toute votre vie consciente, et jusqu'à vos nuits, vos rêves, vos goûts et vos passions.

Vous en ressortez les yeux fatigués, le cœur usé, le corps abîmé.

Vous avez vieilli. Bientôt, vous serez vieux. Bon à jeter. Objet de pitié ou de mépris.

Une petite voix s'élève, caresse votre oreille comme la petite brise du matin à la fraîcheur éternelle.

Vous prenez à l'instant votre café sur la terrasse ensoleillée. Où que vous posiez votre regard, ce n'est que montagnes couvertes de châtaigniers et de chênes liège.

La petite voix vous dit dans son accent cévenol :

*Là commence, au seuil d'une vie nouvelle, un désir d'élan qui ne rassemble pas les pas déjà parcourus dans l'inconscience ou la prescience, je ne sais trop, mais ressemble à s'y tromper, dans un désir fou de m'y perdre sans retour, à ce que jadis, dans l'enfance, j'entendis résonner dans les lointains.*

Cette voix amoureuse de la vie vous enjoint doucement d'aimer encore un peu votre vie, de ne pas sacrifier les années qu'il vous reste à vivre sur l'autel vermoulu de souvenirs reconstruits.

Le passé n'est borné par rien que votre bonne volonté. Il n'existe plus.

L'oubli a sa part active dans ce jeu de miroirs morts. Le miroir du passé ne se reflète plus dans le miroir de vos souvenirs. Il a disparu corps et bien.

Vous en avez fini avec ce vertige.

Vous vous gardez de confondre vos anciennes blessures, vos petites ou vos grandes cicatrices visibles ou invisibles avec ce que la vie vous donne à vivre ici et maintenant.

Le lointain n'a jamais été aussi proche. Les montagnes alentour en tiennent lieu, élisent séjour en vous dans la puissance amusée de votre regard bienveillant.

La journée sera belle et tonique.

### **L'Homol**

J'ai la nage dans les eaux tièdes en horreur. Il me faut le courant rapide, l'écume de l'eau vive qui se brise sur les rochers.

Fétu de paille habillé de chair vive, je ne lutte pas contre le courant. Et que le torrent m'emporte !

Çà et là, un calme survient. Les eaux, sans être insupportablement étales, s'apaisent, se recueillent dans des vasques, piscines naturelles propices à une paresse circonstancielle.

Il ne saurait être question de repos. Le courant appelle, les eaux courent sans relâche.

Mais libre à toi de remonter le courant !

A pied, à la nage, selon tes forces, suivant la force de l'eau, au gré de la profondeur du torrent qui, l'été, se voit accordé par la saison sèche un temps propice à *la contempl-action* des lieux.

A suivre ainsi le torrent à l'envers, on a l'impression que le torrent recueille le paysage millénaire qui l'a vu naître et creuser, forer et courir inlassablement.

Rien de sacré dans ce fait tout simple, mais une ferveur de tous les instants, sans fébrilité aucune.

L'air vibre, le paysage se fait vibrant, le moindre bruit fait sursauter le marcheur concentré sur ses pas. Quand il nage, il n'entend que le

battement de ses bras et de ses jambes, il sent le sang pulser à ses tempes.

C'est bien en remontant le courant que la sensation nous vient que le cours des eaux est irrésistible.

Toute distance est abolie entre les éléments qui composent un site unique, seule la conscience humaine se plaît à composer avec les lieux, discernant et reliant dans le même temps ce qui, dans la perception ordinaire, est nettement dissocié.

C'est comme si nous contemplions le paysage avec les yeux du fleuve ou du torrent. La marche heureuse ne laisse pas de traces. Plus tard viendra le temps d'écrire, de revivre en pensée le vécu.

Le torrent nous appelle. La fatalité des eaux pluviales assure son existence. Nous y prenons un bain d'innocence.

L'innocence des eaux, leur fatalité, leur pur exister, voilà bien ce qui manque à la vie humaine. Y plonger résolument, y marcher, y nager revigore, détend l'atmosphère d'une conscience harassée. Nous cessons de projeter sur les lieux des soucis dont le torrent n'a cure.

La fatigue, alors, est heureuse, pure dépense d'une force vitale qui ne compte plus que sur elle-même.

La force des eaux rudoie le nageur, muscle sa perception. Les eaux et les lieux ne se confondent pas, un monde apparaît sous un jour neuf, un petit monde, un site où êtres vivants et choses coexistent.

Le marcheur vigilant ouvre les yeux sur un espace quiet qui le rabat sur un cosmos, le rude infini en moins, la certitude d'être là au bon endroit, au bon moment.

On voit ainsi la vie sous d'autres couleurs, on accepte de gaîté de cœur le destin des eaux que l'aval avale toujours.

L'amont est aussi un pur bonheur que la source dispense, ce lieu indécis où les eaux pluviales se retrouvent pour se jeter inlassablement dans le cours de l'existence.

La verticalité mesquine du ciel n'a plus lieu d'être.

L'horizon se limite sagement à la poursuite indéfinie d'un laisser-aller salubre qui s'étend, se ramifie, à l'image des vies qui y puisent nutriments, fraîcheur et raison d'être dans une douce ferveur, une tendresse millénaire pour tout ce qui est ou survient, s'efface ou laisse des traces, dessine un destin voué au pur apparoir.

## **Alpine**

Les plus hauts sommets ne sont jamais que sous le ciel toujours plus haut qu'eux.

C'est les gravir qui importe le plus, l'effort qu'il en coûte et la satisfaction de contempler d'en haut le chemin parcouru jusqu'à eux.

Les montagnes se posent là, plus ou moins difficiles, plus ou moins dangereuses. L'homme, quant à lui, se repose, s'endort, reprend sa marche harassante, puis entame l'ascension, avance vers le haut à coups de reins et de piolet, encordé, rattaché à ses compagnons d'ascension.

Tous unis dans l'effort, les hommes et les femmes de cordée dépendent les uns des autres. Ils forment une chaîne humaine venue défier la chaîne de montagnes. Le premier de cordée ouvre la voie.

La redescente dans la vallée, pour périlleuse qu'elle soit, est avant tout glorieuse.

La montagne vaincue est encore là, elle sourit. Au montagnard qui se retourne sur elle, une fois la redescente achevée, il semble qu'une douce ironie anime ses flancs.

Les hommes n'ont pas vaincu la montagne.

Elle s'est laissé faire, tout en leur donnant l'occasion de se prouver à eux-mêmes leur courage, leur endurance et leur technicité.

La montagne est femme.

La femme, montagne de marbre, pain de sucre, chair palpitante et pensée-émotion en acte dans la geste érotique, la pensée analytique, le souffle au long cours de l'observation minutieuse, la femme, elle

aussi, gravit les montagnes, s'adonne aux frissons de l'escalade, de la varappe, de l'alpinisme de haut vol.

Alpine, alpine, la femme jusqu'en ses tréfonds.

Comme si elle était tout le ciel plus grand que toutes les montagnes réunies et cette montagne-ci, cette montagne-là qui appelle le défi, fouette le désir d'en découdre amicalement avec elle pour atteindre des sommets.

Des sommets de contrôle de soi, des sommets d'abandon, des sommets de jouissance, c'est selon, selon le temps et le lieu, suivant la pente douce ou amère de son inclination pour l'homme, pour les hommes qui se présentent à elle et qui bientôt saigneront le long de ses flancs, à coups de reins se hisseront vers ses sommets, jusqu'à peut-être *tomber dans la hauteur*.

### **A une rivière**

On aimerait dire la rivière.

Dire qu'elle charrie des eaux grosses d'avenir. Il n'en est rien. La rivière ne charrie que la présence du présent qui résulte des précipitations en cours et passées.

La rivière est ainsi un concentré de temps qui n'existe que dans la pensée du regard assez juste, assez amène pour lui consacrer un peu de temps.

Temps de la marche solitaire.

Marcher à deux efface le paysage qui n'a plus d'existence que çà et là dans les commentaires qu'il suscite, vite chassés par des considérations toutes personnelles qui en sont la face oubliée, le rejet inconscient, tant il est antinaturel de se fixer trop longtemps sur un totem, un sujet, un lieu en qui viendrait à se dire, dans la plus extrême concentration, tout le Dire passé, présent et à venir.

Il faut que ce pauvre savoir lié au temps s'efface devant la parole dialogique ou bien la solitude méditative, car seule compte, sans calcul aucun, l'action qui agit pour agir.

Les eaux montent, la rivière enfle. Sources et ruisseaux gonflés par les eaux pluviales.

La saison est un rythme pour qui connaît d'expérience le flux des saisons. Le rythme des saisons pris dans un tempo d'une lenteur propre aux pays traversés que rythment les saisons.

Rythme et flux s'ajustent dans la mémoire, pas dans le temps lent de la présence à soi à travers paysage.

Et le pays, seul, est sage.

D'une sagesse qui ignore les hommes qui en sont réduits à l'ignorer. Quelques-uns savent, quelques-uns prennent le temps de savoir ce qu'il en est du temps qui en passe par eux.

Pour quelque temps, ils deviennent la rivière qui coule vers le Sud ou vers le Nord.

Le pays n'a pas qu'un seul visage. Il charrie dans ses eaux lentes ou furieuses tous les visages qui s'aventurent à lui jeter ne serait-ce qu'un regard.

Les regards s'y noient quelques instants, puis passent à autre chose, laissant la rivière à son travail de rivière.

Le regard s'implante dans la mémoire photographique.

Il n'est pas emporté par les eaux. Il cultive l'ambition toute simple de fixer ce qui n'emporte pas le temps, ne permet même pas de le mesurer. Instant pris dans le temps, flux dans le flux, absence chronique de points fixes.

Impossible d'être pointilliste ou tachiste dans la lumière des jours. Seul compte l'abondance des eaux pluviales qui traversent et emportent les terres.

C'est toujours un peu de ciel venu d'ailleurs qui finit dans les eaux d'ici qui partent au loin se jeter dans les fleuves et les mers.

Etre d'ici et d'ailleurs, d'ici d'abord, sachant qu'ici ne vibre pleinement qu'en relation constante avec l'ailleurs qui en délimite les frontières, tout en donnant à penser que l'ailleurs ainsi clairement délimité n'acquiert pleine existence, pleine efficience que passant par ici, ici et maintenant.

A la manière d'un visage qui regarde dans les lointains, aperçoit, tout proche, le silence qui menace sa pensée.

## **Le Grand Nord**

Mais à qui t'adresses-tu en vérité ?

A des choses, des êtres, des idées qui flottent, jamais rassemblées, jamais rencontrées et qui s'ignorent, ignorent qu'elles s'ignorent, mais dans quel espace au juste ?

Dans ce moi qui me sert à dire je, dans ce jeu qui s'appelle moi.

Jeu du monde, enfin, j'espère. C'est pour cette raison que ma voix importe peu.

Le monde en jeu seul compte, mais sans ce moi, sans ce jeu, comment en rendre compte, ne serait-ce qu'un peu ?

Dans le grand froid du Nord, survivre importe seul, face à la beauté d'un monde hostile, hostile mais indifférent, dénué d'intention de nuire. On ne peut compter que sur soi.

Il ne s'agit pas alors de s'effacer, de se fondre dans cet élémentaire, mais de concentrer sa force vitale dans des actes de survie qui n'impliquent pas la pensée réflexive en proie au doute de soi.

Agir instinctivement ? Pour effacer la pensée, le tourment de la pensée ? Pas exactement.

Le temps de vivre doit se concentrer dans l'acte de vivre en intelligence étroite avec l'environnement aimé et pour ainsi dire subi, c'est-à-dire accueilli dans toute sa puissance de monde.

Subi pour agir non contre lui ni contre soi, mais pour, dans cette immersion, se concentrer sur le goût de vivre en survivant.

Marcher sans se perdre, sans perdre le Nord, lutter efficacement contre le froid paralysant, et ainsi, dans une marche à deux, regarder le visage de l'autre toutes les vingt minutes pour vérifier qu'il ne gèle pas.

La survie de soi n'a de sens que dans le souci pour l'autre qui se soucie de moi. Confiance redoublée alors, manifestée à l'égard de sa propre force vitale qui prend soin d'elle-même tout en se préoccupant de celle de l'ami.

La montagne, le désert et le Grand Nord permettent cela.

### **La recherche en son mouvement**

A qui trouve, s'offre la recherche, encore et encore, à moins qu'il ne faille dire plutôt : a qui trouve encore et encore, s'offre la recherche.

Se dévouer à elle passe par le don qui nous est fait d'entrevoir en elle le détour d'existence qu'emprunte toute vie consciente qui désire un tant soit peu se réfléchir dans le vaste miroir convexe du monde.

Elle seule en effet accorde au vivant ce point de vue rêvé par Archimède qui proposait à l'homme de devenir le levier du monde.

Le point d'ancrage de la trouvaille, c'est la recherche qui excède toujours la trouvaille, celle-ci étant le point d'appui d'autres trouvailles inattendues, la recherche donnant lieu à des trouvailles que ne laissait pas initialement soupçonner le motif premier de la recherche.

Ainsi, c'est l'image du labyrinthe proposé par Pierre Boulez qui s'impose à nous : le dédale de couloirs et d'antichambres auquel nous accédons pas à pas semble se construire à mesure que nous avançons.

Un débat ancien revit là, celui du réalisme et de l'idéalisme : sommes-nous en train de construire l'objet de notre recherche en projetant sur



le réel indifférencié des déterminations qui déterminent notre pensée - la pensée logique en ses aventures conceptuelles - ou bien découvrons-nous bel et bien ce qui alors peut en droit être dit préexistant à notre recherche ?

Il faut bien que notre esprit ait quelque lien avec le monde, notre cerveau étant cette matière vivante qui participe du cosmos. Il n'en reste par moins qu'avec le langage c'est la négativité qui entre en scène et qu'elle nous protège de belle façon contre les injures de la nature.

Si l'on me donne à choisir entre une conception mimétique de l'esprit humain et une conception antiphysique, sans hésiter je choisis cette dernière, puis je reprends le problème à zéro en refusant la trop facile dichotomie humanité/nature : j'en passe alors par l'ontologie heideggerienne seule à même de dépasser la funeste dichotomie en ce qu'elle fait du Dasein le berger de l'être.

La question, motrice, reste ouverte : elle donne sur un mouvement où ce qui précède semble amené par ce qui fut découvert plus tard.

C'est ainsi que toute grande pensée, si ancienne soit-elle, conserve une part d'énigme qui semble l'excéder, comme si la trace qu'elle a laissée dans l'histoire des idées contenait et retenait un excès de sens, une charge d'avenir que seul le présent de notre recherche mouvante est à même de révéler partiellement en s'en faisant le provisoire levier.

C'est notre recherche présente qui donne toute sa mesure à la pensée en question, cette dernière mettant à son tour notre recherche - notre rapport au temps - en question : elle l'excèdera toujours, mais dans un rapport apaisé au temps conduit par la recherche : l'excès de sens est maîtrisé par les limites qu'induit l'époque donnée.

La recherche comme rapport au temps est ce temps du rapport au passage de la pensée qui emprunte l'étroit défilé de l'époque dans laquelle nous vivons et pensons.

Il faudra attendre demain pour voir jaillir non pas l'entière vérité, mais une lumière nouvelle frangée d'ombres intrigantes.

Après-demain, voilà l'enjeu sans cesse remis en jeu par la pensée qui partage le fruit de ses intuitions.

## D'ici

D'ici, on ne voit pas la rivière, cachée qu'elle est par des aulnes et des saules. Il faut aller jusqu'à elle pour la voir.

La petite maison rue des douces terres, sise sur une butte.

Un érable plus vieux qu'elle la regarde. La maison veille sur le vieil arbre vigoureux.

Mutuelle vigueur.

Le terrain en pente descend jusqu'à la route. Le chemin qui mène à la maison conduit jusqu'à la forêt toute proche.

Je ne vis pas ici. Y vivrai-je un jour ?

Malgré les paroles mauvaises qui ont résonné en son sein ?

Malgré les années passées à désirer y vivre pour la paix que je me promettais d'y trouver ?

La petite maison ne demande qu'à durer. Seuls passent les hommes en mesure de la faire durer.

J'y aurai séjourné. En toutes saisons.

Le lieu n'a rien d'enchanteur. C'est un charmant petit coin de terre pourtant.

C'est cette tension qui retient mon attention, enclin que je suis à distinguer les hommes qui le peuplent et le charme des lieux.

Le voisinage est ce qu'il est.

Les regards abondent, pas toujours bienveillants. Quelques rustres y exploitent encore les terres.

Abstraction faite d'un certain vécu, non compte tenu du voisinage, il y fait bon vivre.

Héritier d'un espace aménagé de longue date et lourd de tout un passé qui me laisse des souvenirs mitigés, je me trouve devant la seule question qui vaille : qu'y faire un jour prochain du temps qu'il me reste à vivre ?

Comme au seuil d'une vie nouvelle douce-amère. Pelures d'orange posées sur le poêle.

L'espace ci-imparti alimente ma rêverie depuis si longtemps. Il est temps que mon temps s'y déploie.

C'est un bel observatoire, nullement un conservatoire.

L'encre vive y dessinera ses méandres doux-amers.

La flèche brisée du temps lance des éclairs longtemps après que l'orage a grondé.

L'arc-en-ciel bande ses couleurs, décoche quelques menues flèches odorantes sur la campagne détremée. Ses couleurs trop parfaitement alignées-agencées se perdent dans le pays volubile.

Reste dans nos oreilles le bruit du tonnerre.

### **A une exubérance**

*C'était toujours les mêmes mots qui sortaient d'elle. Elle n'était plus ce buisson de roses sauvages qu'il avait naguère connu.*

*Quoi d'étonnant alors qu'il cherchât dans les musiques aimées à retrouver ce fouillis entêtant de feuilles et de fleurs, cette harmonie intacte de l'aubépine en fleurs et de l'églantier, du sureau et des viornes qui bordaient les rives des rivières de son pays ?*

*Il lui fallait laisser la vie aller à la vie, ne jamais l'enfermer dans un jardin trop sûr, tout en cultivant cet amour des enclos et des limites qui protégerait de la malveillance, qui, faisant jalons et donnant*

*repères, assurerait à qui vivait dans sa proximité accueil et respect, salutation et amitié.*

*Ainsi pourrait fleurir à sa guise une parole trop longtemps contenue, librement consentie dans la paix des rives.*

*Il portait cette pensée jusque dans la sagesse ancestrale de son nom qui lui venait de cette langue où paix et liberté, protection et accueil signifiaient même chose.*



A la rivière, je laisse volontiers le soin jaloux d'emporter le trop-plein de vie, d'arbres fourbus et de feuilles mortes qui encombrant ses rives.

Quoi qu'elle fasse, dans la plus complète innocence, qu'elle s'ébroue en hiver ou qu'elle coule tranquille en été, que sa crue arrache et dévaste ou qu'elle offre ses mortes encombrées de nénuphars jaunes ou ses courbes capricieuses à la vie fluviale dans toute sa diversité, toujours s'élève aux abords de ses eaux, le plein exercice de sa vie exubérante qui accroche le regard, emplit les narines et pousse le marcheur à longer ses bords pour se joindre à elle.

Il s'agit à présent, dans le souvenir vivant de la rivière automnale, de ne jamais manquer à ta parole, ma tendre amie, afin qu'elle fleurisse toujours, cette tienne parole, dans une attente et un désir qui t'écoutent comme dans un bruissement la rivière laisse le martin-pêcheur à son chant et se réjouit d'entendre dans ses parages jusqu'aux croassements aigus des corbeaux.

Les méandres de la rivière, et jusqu'aux barques pourries qui s'accrochent à ses rives mouvantes, la sauvagerie intacte des arbustes qui prospèrent à l'ombre des fiers aulnes et des saules argentés, tout cela qui ne prend sens vraiment qu'en ma présence quand elle se tient coite, voilà ce qui me donne à penser à toi quand mon silence t'appelle de mes vœux, toi quies la parole-même, et la rivière et le ciel

conjoint, et « ce je ne sais qui » qu'il n'appartient qu'à toi d'interroger sans relâche.

Encore cette pensée odorante n'est-elle toute entière qu'allusions légères aux odeurs puissantes et aux bruits sourds qui se donnent au même instant, lorsque, longeant la rivière, m'assaille cette pensée alluviale en attente de cette crue prochaine qui me viendra de toi en tous sens.

C'est que toi aussi tu es rivière exubérante en mal de chants, parole et écoute aux aguets, mais sans engins de mort ni pièges retors.

Nous voilà chasseurs désarmés qui ne chassent rien devant eux que le trop-plein d'eux-mêmes que la rivière, allègrement, emporte.

Le chant du monde se fait murmure odorant et caresse du vent.

Mais au faste du monde, je préfère tes bords et cette profondeur boueuse ou claire qui abrite tes saisons dans le reflet souriant du ciel épars.

La peur m'a quitté.

Dans un éblouissement qui laisse aux images le temps de s'épanouir la nuit venant.

Dans un serrement de mains, un serment, une éclipse de lune, la fraîcheur partagée d'un baiser gourmand.

Comme lézard au soleil, une chaude journée de printemps.

**Jean-Michel Guyot**

**Février 2015**

*RAL, M*

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/spip.php?article10566>